

**À PROPOS DE L'IMAGE ÉQUESTRE ET COMBATTANTE  
DE SAINT JACQUES:  
LE HAUT-RELIEF DE SANTIAGO DO CACÉM (XIV<sup>e</sup> SIÈCLE)**



“Lorsqu’il s’agit d’étudier l’histoire et la formation du culte d’un saint dont les aspects essentiels surgissent au cours du Moyen Age, comme c’est le cas de l’apôtre saint Jacques et du pèlerinage à sa tombe, on observe toujours les mêmes phénomènes. Des éléments déterminés, qui du reste préexistent, s’unissent de manière à configurer durablement un ensemble

complexe, expression d’une mentalité commune dont la spiritualité accuse l’influence des événements politiques, sociaux, religieux et culturels. Cet ensemble expérimente à son tour une série de changements et d’adaptations, dans la mesure où certains éléments persistent ou disparaissent en fonction du développement culturel et historique” ultérieur.

Ces conditions générales s'appliquent singulièrement à l'iconographie pour peu que l'on admette que "les images jouent un rôle spécial dans l'explicitation des faits historiques et culturels". Dans le cas de l'iconographie de saint Jacques comme de tout autre saint, un certain nombre de "causes adventices", telles que "les courants spirituels et les changements stylistiques" contribuent, en outre, à en modeler le profil.

Dans cette perspective, doctoralement tracée par le professeur Robert Plötz<sup>1</sup>, l'on comprend que l'étude des images dépende étroitement du contexte socio-historique qui préside à leur invention et cela d'autant plus qu'elles en offrent une transcription plastique et visuelle. Les images s'inscrivent de ce fait dans un système de coordonnées qui leur assure une compréhension immédiate. Le système ambiant change-t-il qu'elles s'adaptent ou meurent, font peau neuve ou s'étiolent. Le déterminisme historique paraît complet<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Robert PLÖTZ, "El Apóstol Santiago y la Reconquista. Antecedentes iconográficos", *Santiago y America*, Santiago de Compostela, San Martiño Pinaro, 1993, p. 266.

<sup>2</sup> Ainsi Francisco José PORTELA SANDOVAL n'hésite-t-il pas à présenter en ces termes l'apparition de l'image de saint Jacques "como guerrero o bellator": "Esa figuración, que no resultó ser otra cosa que el reflejo plástico de la sociedad caballeresca peninsular que estaba en lucha con el islam, fue tomando cuerpo merced a las frecuentes apariciones del Apóstol, pues resultaba muy conveniente que, en una época de continuada contienda religiosa, la imagen del héroe luchador se asociase con la del

Effectivement, dès là qu'il est question de l'apôtre Jacques le Majeur, force est de convenir qu'il est difficile de ne pas mettre en relation les avatars les plus spectaculaires de son iconographie avec le pèlerinage voué à son sanctuaire, d'un côté, et, de l'autre, l'ardeur combative à laquelle le dispose son "leadership", que ce soit en faveur de l'Église cathédrale dont il est le saint patron et qui est sa "Maison" ou de la Nation qui l'a élu protecteur, d'autre part. De là à attribuer à ces circonstances un impact direct dans l'étiologie d'images qui paraissent en être la stricte illustration, il n'y a qu'un pas<sup>3</sup>.

De fait, comment nier que le retentissement historique progressivement acquis par le culte de saint Jacques ne s'exprime principalement à travers ces deux figures antithétiques: celle toute

---

soberano como caballero defensor de la fe y de la religión" ("Santiago, *miles Christi* y caballero de las Españas", *Santiago y la Monarquía de España (1504-1788)*, Santiago de Compostela, Fonseca, 2004, p. 71). On remarquera le tour presque tautologique de cette proposition (voir *infra* note 6).

<sup>3</sup> On notera toutefois que le vers "*Tutorque nobis et patronus vernulus*", précocement appliquée à saint Jacques, sans doute à l'occasion de la dédicace d'une église, qui se lit dans hymne "*O Dei Verbum*", assignable au règne de Mauregatus (783-788) en raison de l'acrostiche qu'il présente, est bien antérieur aux premières représentations de l'apôtre qui n'apparaissent qu'au XII<sup>e</sup> siècle, dans un contexte bien différent (Manuel C. DIAZ Y DIAZ, "Los himnos en honor de Santiago de la liturgia hispánica", *Compostellanum*, 11 (1966), réédité dans *De Isidoro al siglo XI*, Barcelona, El Albir, 1976, p. 241, vers 48). En pratique il est difficile d'observer une exacte concomitance entre texte et image.

pacifique du pèlerin à laquelle semble s'opposer inexorablement celle très meurtrière du cavalier pourfendeur de sarrasins. Il est donc compréhensible que le déchiffrement de l'une ou l'autre de ces figurations ne puisse devoir s'opérer à bon escient qu'au terme d'une patiente maïeutique qui est à la genèse de l'œuvre peinte ou sculptée ce que la gestation est à la naissance de l'enfant. En ce sens, Klaus Herbers a raison de placer à l'extrême fin du livre qu'il consacre au développement de l'image "politique" de saint Jacques le court chapitre où il aborde la question des effigies équestres de l'apôtre<sup>4</sup>. De même, André Georges avait-il fait précéder d'une longue introduction historico-critique sa volumineuse "étude" dévolue à "l'iconographie de saint Jacques en Belgique"<sup>5</sup>.

Nonobstant, qui ne voit qu'à ce compte, l'image ne sert le plus souvent que de prétexte à l'étude savante d'un thème iconographique, quand elle n'est pas simplement l'objet d'une analyse purement technique et stylistique qui débouche, avec le "grand art", c'est-à-dire l'art issu de la Renaissance et la maîtrise de la perspective, sur la mise en valeur des facultés

créatrices de l'artiste, ce qui revient à exalter l'homme à travers l'œuvre, en quoi consiste généralement l'histoire de l'art. La cause de l'immanence est entendue: l'homme est la mesure de toutes choses et seules les sciences dites humaines ont voix au chapitre.

Les choses sont-elles en vérité aussi simples? Qui ne voit que l'image qui opère par catalyse, ce qui est le propre du symbole, échappe en grande partie au discursif. Bien malin qui saura dire qui du symbole ou de l'idée est premier, si tant est qu'il faille chercher à assigner une priorité à l'un sur l'autre. Que l'image ne se réduise pas tout à fait aux conditions qui la font prétendument naître, fussent-elles le génie d'un artiste répondant aux vœux éclairés d'un commanditaire, c'est ce dont convient Klaus Herbers lorsqu'il note à sa façon l'étrange décalage qui oblige à constater que les figurations de l'incorrigible "Matamore" prolifèrent littéralement à compter de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, au moment précis où la Reconquête qui est censée en être la justification est donnée pour achevée<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Klaus HERBERS, *Politica y veneración de santos en la Península Ibérica. Desarrollo del "Santiago político"*, Fundación Cultural Rutas del Románico, Poio, 1999, § XII, pp. 95-97.

<sup>5</sup> André GEORGES, "Le pèlerinage à Compostelle en Belgique et dans le nord de la France suivi d'une étude sur l'iconographie de saint Jacques en Belgique", *Mémoire de l'Académie royale de Belgique*, XIII, Bruxelles, 1971.

<sup>6</sup> Klaus HERBERS, *Politica y veneración de santos en la Península Iberica...*, pp. 96-97: "La iconografía siguió sólo tímidamente a la historiografía (...). Sobre todo la evolución del rol de auxiliador en la batalla al de matamoros, acerca del cual no se encuentran directamente documentos escritos, ni siquiera puede datarse con seguridad en el año 1326 (...). El Apóstol como *miles Christi*, como señor feudal y aliado de los gallegos y, a veces, de los españoles, no

Fallait-il que les armes triomphassent définitivement pour que les puissances de l'image se déchaînent? Serait-ce donc que l'on était moins sûr de soi auparavant, quand poignait le danger? Mais cette floraison à retardement qui frise la rodomontade n'est-elle pas plutôt le signe que l'on est subrepticement passé de l'image à sa représentation, ou pour mieux dire de l'image à l'imagerie, si élaborée soit-elle? N'en va-t-il pas de même après tout de l'apôtre pèlerin, s'il est vrai qu'aux premiers feux de la Renaissance le pèlerinage à Compostelle entre dans une irrémédiable et interminable décadence<sup>7</sup>?

De fait, la critique historique, menée parfois avec intempérance, ne contribue pas peu à dissoudre le lien supposé entre actualité et image. Ce faisant, elle rejette celle-ci dans l'imaginaire, qu'elle lui attribue une fonction de propagande ou un rôle idéologique, ce qui revient au même



puisque l'on reste dans l'ordre du discours ou plutôt de la déclamation oratoire et ostentatoire. Ainsi verra-t-on volontiers dans la figure de saint Jacques pèlerin une réclame de type publicitaire, voire signalétique lorsqu'il s'agit de repérer "ses" chemins. Quant au Matamore, ravalé au rang de gonfanon ou d'étendard, circonstance à laquelle il doit vraisemblablement le caractère "héraldique" qu'on lui reconnaît, est-il autre chose que la projection graphique du fameux cri de ralliement: "Santiago y cierra España!"<sup>8</sup>? En tout état de cause, bien naïve est la prétention qui consisterait à réduire quelque image que ce soit à un décalque du vécu, comme si elle en était une sorte de reflet tour à tour grossi ou obscurci au miroir déformant de la conscience, et plus encore celle qui verrait en elle l'incarnation d'une idée, désolante et inévitable source de passions et de déchirements.

Que l'image gêne par ses raccourcis,

parece, por tanto, haber estado ligado especialmente temprano con la Reconquista, en el ámbito iconográfico (...). Sólo cuando la Reconquista había terminado prácticamente, se extendió el tipo iconográfico del «matamoros», el cual entró en acción posteriormente en otros contextos...". Voir aussi Adeline Rucquoi, "Clavijo: Saint Jacques matamore?", *Compostelle. Cahiers d'Études, de Recherche et d'Histoire Compostellanes*, 10 (2007), pp. 48-58.

<sup>7</sup> L'on se souvient qu'Émile Mâle avait attribué la naissance de ce type d'effigie au désir des pèlerins de figurer l'apôtre à leur ressemblance (mise au point dans Humbert JACOMET, "Saint Jacques, apôtre et pèlerin. Proximité et distance", dans Pierre-André SIGAL, *L'image du pèlerin au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*, Gramat, 1994, pp. 331-381).

<sup>8</sup> Déjà, on lit dans le *Poema de Mio Cid*, vers 1207: "los moros llaman: Mafomat!, e los cristianos: Santi Yagüe!" (Robert PLÖTZ, "El Apóstol Santiago y la Reconquista. Antecedentes iconográficos", *op. cit.*, p. 273).

déroute par ses anachronismes, agace par ses outrances, fatigue par ses itérations, sans parler de son ambiguïté foncière, cause légitime de tous les prurits iconoclastes, c'est précisément ce qui la rend intéressante. Reste que si l'on se refuse à lui administrer une correction en agitant le marteau des démolisseurs, la seule façon honnête de l'approcher est encore de consentir à la regarder sans prévention, sachant qu'à la façon d'un drapeau qui claque au vent, elle peut aisément se retourner contre ceux qui en font leur palladium. Ces chrétiens le savaient bien qui demandaient premièrement à l'Apôtre chevalier de les libérer de leur péché, condition *sine qua non* de toute victoire à l'heure d'exposer sa vie<sup>9</sup>. Autrement dit l'image n'est pas forcément à sens unique. Mieux, elle est susceptible de lectures multiples. On en veut pour preuve ces effigies étranges et bariolées du "Mataindios", promptement invoquées par les populations d'Amérique comme leur défenseur.

<sup>9</sup> Si "la petición de ayuda en la batalla" se rencontre dans la documentation asturienne, le prudent Klaus Herbers n'en fait pas moins cette remarque: "Sin embargo, hay que tener cuidado: por regla general, no se implora directamente la ayuda del Apóstol en la batalla, sino que el Santo es invocado para que pida a Dios el perdón de los pecados, como incluso queda claro todavía en el episodio de Coimbra. La amenaza enemiga y los propios fracasos eran entendidos - de acuerdo con la mentalidad de la época - como castigo por la propia pecaminosidad". La prise de Coimbra eut lieu en 1064 (Klaus HERBERS, *Política y veneración de santos en la Península Ibérica...*, pp. 98-99 et § V, pp. 35-41).

Dans un louable souci de clarification et conformément aux apparences, l'on s'est attaché à distinguer dans l'abondante iconographie de saint Jacques trois "types" principaux: l'apôtre, le pèlerin et le cavalier, qui répondent à merveille, semble-t-il, aux trois fonctions religieuse, sociologique et politique que l'on discerne volontiers en elle. Puisque ces "types" sont la résultante d'intérêts divers et concurrents, leur développement s'inscrit dans le temps. Par là, force est d'admettre que, semblables aux êtres vivants qu'embrassent les classifications chères à l'histoire naturelle, ils sont soumis à la loi de l'évolution. C'est pourquoi, ces êtres de raison, autonomes par principe, que l'on baptise "types" sont en pratique opportunément doués de la faculté sinon de s'engendrer du moins de se "contaminer", de sorte qu'il arrive au pèlerin de monter étourdiment à cheval et au cavalier tout armé d'en descendre. N'est-ce pas là, du reste, la matière d'un beau miracle du baron saint Jacques<sup>10</sup>.

<sup>10</sup> Voir Humbert JACOMET, "Le bourdon, la besace et la coquille", *Archeologia*, 258 (1990), p. 46, col. a (d'après *Liber sancti Jacobi Codex Calixtinus*, éd. Klaus Herbers & Manuel Santos Noia, Santiago de Compostela, Xunta de Galicia, 1998, Lib. II, § 16, "De milite quem in agonia (...)"), pp. 170-171). Du reste, il existe une riche iconographie équestre de l'apôtre qui est tout au service de ses pèlerins (Humbert JACOMET, "Une géographie des miracles de saint Jacques propre à l'arc méditerranéen (XIII-XV<sup>e</sup> s.)? À propos des *exempla* IV, V et XIV du *Codex Calixtinus*", dans Paolo CAUCCI VON SAUCKEN, *Santiago e l'Italia*, Edizioni Compostellane, Perugia-Napoli, 2005, pp. 289-



Mathieu Bléville, *Santiago à la bataille de Clavijo*  
Collégiale Notre-Dame-en-Vaux, Châlons-en-Champagne

Pourtant il n'existe qu'un Majeur, né à Betsaïde, fils de Zébédée, qui après avoir été le disciple que Jésus de Nazareth surnomma "Tonnerre", a été confirmé apôtre avant de périr par le glaive<sup>11</sup>. Il n'en demeure pas moins que nombre de figurations semblent étayer cette taxinomie sommaire, surtout à la faveur des mises en scène théâtrales qu'offre la peinture, qu'elle soit sur verre ou sur bois, sans parler de la prodigieuse machinerie des retables.

Ainsi, Mathieu Bléville a-t-il superposé l'étrange pèlerin assis dans sa majes-

459).

<sup>11</sup> L'expression Boenergès, rendue par "fils du tonnerre" est équivalente à celle de "fils de perdition" pour désigner en hébreu un homme perdu. On pourrait donc légitimement la traduire par "le tonitrueux". Inutile de préciser que ce surnom évangélique est totalement exempt de relents de paganisme: "*Et imposuit Simoni nomen Petrus, et Iacobum Zebedaei et Iohannem fratrem Iacobi, et imposuit eis nomina Boanerges, quod est filli tonitruui*" (Mc 3, 16-17).

té, le cavalier fulgurant et le disciple témoin de la Transfiguration, aux trois registres d'une célèbre verrière exécutée en 1525 pour satisfaire la dévotion jacobite d'un marchand de Châlons-en-Champagne, et de son épouse<sup>12</sup>. De même, le baldaquin baroque qui surplombe le maître-autel de la cathédrale galicienne présente-t-il une orchestration analogue<sup>13</sup>. Mais a-t-on

suffisamment remarqué que Mathieu Bléville a pris soin de marquer l'unicité du héros invoqué en le revêtant d'une identique tunique azur drapée d'un manteau écarlate. Mieux, il a coiffé sans sourciller le céleste cavalier de ce même chapeau qui désigne plus bas le pèlerin,

<sup>12</sup> *Corpus Vitrearum, Les Vitraux de Champagne-Ardenne*, Recensement Vol. IV, Paris, C.N.R.S., 1992, p. 349, Baie 27 (reproduit dans Humbert JACOMET, "La imagen de Santiago a través de la plegaria de la Iglesia, de sus milagros y de sus apariciones", *Luces de Peregrinación*, Madrid-Santiago, Xunta de Galicia, 2004, pp. 393-437, note 13, p. 434). Il est à préciser qu'en dépit de ce qu'annonce le *Corpus*, seule dans cette verrière la scène de bataille est inspirée de l'estampe de Martin Schongauer ("*Le beau Martin*" (c.1450-1491). *Gravures et dessins*. Musée d'Unterlinden, Colmar, 1991, G. 5, pp. 256-259).

<sup>13</sup> Andrés A. ROSENDE VALDÉS, "A mayor gloria del Señor Santiago: el baldaquino de la catedral compostelana", *Semata*, 7 (1996), Universidade de Santiago de Compostela, pp. 485-534. Miguel TAÍN GUZMÁN, *Trazas, Planos y Proyectos del Archivo de la Catedral de Santiago*, A Coruña, 1999, n° 35, pp. 126-128

trait qui s'observe également au baldaquin compostellan.

En réalité, l'on ne compte pas les figurations qui, brouillant l'ordre intangible des catégories, se rendent coupables de semblables "hybridations". Tel est, en effet, le terme très clinique que l'on a appliqué à ces transgressions sans se rendre compte le moins du monde que les "attributs" fonctionnent à la façon de signes déclinés avec d'autant plus de liberté qu'ils affectent moins la substance du personnage que son apparence, ceci dans l'exacte mesure où il s'agit ici d'images d'apparition, autrement dit de manifestations du saint, qui traduisent son engagement dans l'histoire ou, pour être plus précis, son action dans le drame de la Rédemption et du Salut de l'homme, car en définitive il ne s'agit pas simplement d'une comédie décorative, dont on a pu user et abuser, mais bien d'un jeu dont la finalité ultime, au delà de la contemplation esthétique, est de l'ordre de la grâce, c'est-à-dire de la communication de la vie divine à l'homme en vertu du don gratuit que lui en fait le Sauveur en Croix<sup>14</sup>.

De fait, dans le contexte chrétien qui est le leur, en tant qu'images de culte et pas seulement variations infinies sur un thème donné, unilatéralement imposé aux artistes,

<sup>14</sup> Humbert JACOMET, "La imagen de Santiago a través de la plegaria de la Iglesia, de sus milagros y de sus apariciones", *Luces de peregrinación*, Madrid-Santiago, Xunta de Galicia, 2004, pp. 393-437.

les représentations de l'apôtre saint Jacques comme celles du Crucifié ont moins pour but de distraire le regard ou d'interroger la conscience que de mettre en présence d'une personne sainte, ici le Fils de Dieu fait Homme, qui fait l'homme héritier du Royaume, là le héraut qui scelle son témoignage par le sang. Ces images, en vertu de la fonction médiatrice dévolue à l'icône, dont elles sont une participation, ont en principe pour charisme de donner à voir l'invisible, si indigentes ou suggestives soient-elles. Telle est du moins leur mission.

En veut-on un exemple? Soit le haut-relief de calcaire, aux dimensions impressionnantes<sup>15</sup>, précieusement conservé et enchâssé dans l'Igreja Matriz de Santiago de Cacém, qui fut jusqu'en 1834, en Alentejo au Portugal, possession et collégiale de l'Ordre de Santiago. Cette pièce exceptionnelle, timidement entrée dans les fastes compostellans à la faveur de l'exposition *Santiago Camino de Europa*<sup>16</sup>, organisée en 1993, a fait depuis l'objet d'une étude magistrale<sup>17</sup>. Du coup, l'on est

<sup>15</sup> Cette monumentale table rectangulaire mesure en effet rien moins que 1 m. 65 de haut sur 2 m. 47 de large.

<sup>16</sup> *Santiago Camino de Europa, Culto y Cultura en la Peregrinación a Compostela*, San Martín Pinario, Santiago de Compostela, 1993, n° 120, pp. 425-426: "Vaciado con Santiago Matamoros".

<sup>17</sup> José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros da Igreja Matriz de Santiago do Cacém*, Departamento de Património Histórico e Artístico da Diocese de



Santiago do Cacém. Forteresse

dispensé ici de retracer l'histoire du monument qui l'abrite, cruellement éprouvé par le tremblement de terre de 1755, ou de chercher à préciser l'identité du commanditaire présumé, personnalité indéniablement attachante. De même, est-il inutile d'évoquer l'action de l'Ordre de Saint-Jacques et l'affrontement séculaire dont il a été le champion, encore que tous ces paramètres, fort bien présentés, aient leur importance. Ce n'est pourtant pas à dire qu'il faille gommer l'incidente réalité.

De fait, cette sculpture gothique, assignée au premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, parle d'elle-même, quel que soit le fort coefficient de convention qui puisse l'affecter<sup>18</sup>. Les cavaliers hirsutes qu'elle met

---

Beja, 2<sup>ème</sup> édition, Maia, 2001. Ce livre fait suite à plusieurs articles dont un paru dans *Anais da Real Sociedade Arqueologica Lusitana*, 2<sup>ème</sup> Série, 3 (1989).

<sup>18</sup> Outre les remarques faites plus bas au sujet des parallèles qu'impose l'étude de cette image avec des œuvres antérieures à sa création, il est piquant de noter qu'il existe, dans le cycle des peintures murales qui ornent le chœur de l'église paroissiale de Santa Ollala de La Loma en Campoo, en Vieille Castille (Cantabria), non loin d'Aguilar (Palencia), une figuration de saint Jacques équestre des années 1480-1485, dont la composition, quoique plus schématique, ne laisse pas d'être comparable à celle du

en scène et qui, tantôt fondent comme nuée sur l'ennemi, tantôt se replient en une feinte retraite pour l'attirer et le perdre, au rythme d'un ballet infernal, ne sont pas des figures de style, mais de redoutables adversaires. Si le souvenir des Almoravides et des rudes Almohades surgis du désert, châtement des *taifas* dévoyées comme des chrétiens présomptueux, est déjà loin, il n'en est pas moins ravivé, à hauteur du XIV<sup>e</sup> siècle, par les menées expansionnistes des Mérinides de Fès, servis par une habile cavalerie berbère dont l'agilité se trahit ici au port de l'"adargue", ce bouclier de cuir léger, comme à la façon de monter "*a la gineta*", jambes repliées, pieds posés sur de hauts étriers<sup>19</sup>. Il n'est pas jusqu'à la polémique religieuse qui ne transparaisse sur ce relief sous les traits précis d'un *alfaqui*<sup>20</sup>.

---

retable de Santiago do Cacém, en sorte que l'on est amené à se demander si cette peinture ne s'inspire pas d'un modèle ou patron qui en dériverait (Santiago MANZARBEITIA VALLE, *La pintura medieval en torno al Alto Campoo*, Institución Tello Téllez de Meneses, Palencia, 2001, pp. 259-262, et fig. 62, p. 383). On retrouve, en effet, ces cavaliers zénètes qui se protègent de l'adargue en fuyant devant saint Jacques, dont le nom est écrit, tout en le dévisageant.

<sup>19</sup> Au sujet des événements antérieurs et contemporains à l'œuvre voir les trois derniers chapitres du livre commode de Pierre GUICHARD, *Al-Andalus 711-1492*, Paris, Hachette, 2000: pour l'armement des cavaliers zénètes, pp. 212-213; au sujet de la notion de "djihâd" dans la Péninsule, voir pp. 204-205.

<sup>20</sup> Celui-ci, vêtu d'un burnous à capuchon caractéristique, est foulé par les pattes avant du coursier monté par saint Jacques qui pose symboliquement sur sa tête le pied droit, tendu sur l'étrier, en signe de domination (José



Cependant, la fuite simulée prend soudain des allures de déroute au risque, pour ces guerriers intrépides qui gardent le regard haut et l'épée brandie, de se piétiner en se culbutant les uns les autres. Visiblement ces hommes qui ne connaissent pas l'épouvante sont comme fascinés. La rage au cœur, ils cèdent à une force étrangère à la fureur des combats, qui stupéfie leur ardeur et déconcerte leur élan. Celle-ci revêt l'apparence d'un immense chevaucheur de nuée dont la beauté et la noblesse séduisent au premier coup d'œil<sup>21</sup>. Loin de s'acharner à tailler en pièces l'ennemi en le poursuivant de sa vindicte afin de mieux en perpétrer le massacre, ce *miles strenuissimus*, remarquablement doué de virilité, du moins par l'entremise de sa monture, détourne pudiquement le

---

António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 57-59). Levant le bras droit, ce dernier semble moins crier grâce que s'ouvrir malgré lui à la lumière qui l'a renversé comme Saül et le terrasse. Pour un peu, en la personne de cet *alfaqui*, c'est l'Islam tout entier qui est comme ébloui et transfiguré par la lumière dont respplendit l'apôtre.

<sup>21</sup> "Chevaucheur de nuée", nous semble-t-il, parce qu'il perce les ténèbres de la furie humaine comme un rayon de lumière surgi au milieu de l'orage et que l'ouverture à large compas et l'étirement des pattes de sa monture céleste dessine une manière d'arc-en-ciel qui va d'un bout à l'autre de l'horizon, en sorte que son action transcende largement l'espace et le temps. C'est par là que saint Jacques équestre est une figure du Jugement analogue à celle du Christ assis sur l'arc-en-ciel, l'épée à double fil placée dans la bouche, comme il est suggéré plus bas (note 34). L'apôtre n'est ici autre chose que l'arc-en-ciel, signe de la primitive Alliance noachique qui refoule le déluge et annonce la miséricorde.



Santiago do Cacém, Haut-relief  
Cavaliers musulmans fuyant devant saint Jacques

regard et découvre un visage empreint de mansuétude<sup>22</sup>. C'est qu'entre lui et eux flotte un fanion imperceptiblement blasonné d'une croix<sup>23</sup>.

Faut-il en déduire que ce messager radieux, devant lequel les chrétiens s'effacent, n'est pas l'auteur de la victoire qu'il semble remporter? N'est-ce pas ce qu'annonce sa physionomie? Celui-là n'agit pas de lui-même. Il est l'envoyé d'un

---

<sup>22</sup> De l'avis de José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, p. 60: "Santiago avança em desfilada e ataca com um impulso irresistível, sobrenatural, que leva tudo por diante, aniquilando sem dificuldade os adversários".

<sup>23</sup> Cette croix en forme d'épée est celle même de l'ordre qui milite sous le *vexillum beati Jacobi* (José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 62 et 80; *infra* note 31).

autre<sup>24</sup>. Son apparition ne se commande pas. Elle ne répond à aucun privilège. Elle n'est en rien un talisman susceptible de prémunir qui que ce soit de la plus effroyable des déconfitures. Elle est pure grâce, faveur céleste, de sorte que ceux qui ont recours à ce champion savent mieux que personne que leurs mérites ne leur valent rien. C'est pourquoi ils sont absents. Tout au plus, emportés dans le sillage de l'apôtre, peuvent-ils prétendre obtenir par son entremise la grâce d'une sainte mort, celle qui inspire d'offrir sa vie.

La paix surnaturelle qu'irradie ce visage a pour effet d'abolir toute violence, comme s'il la résorbait dans sa sérénité pour mieux l'exorciser. Ce n'est pourtant pas que cette image baigne dans l'irénisme. La confusion semée dans les rangs adverses et les grincements de dents bien visibles qu'elle suscite suffisent à le montrer<sup>25</sup>. Mais là n'est peut-être pas l'important. Au delà de la dualité qu'accuse le

langage bipolaire de l'image<sup>26</sup>, n'entrevoit-on pas que ce céleste chevaucheur incarne l'ordre et la paix, parce qu'il est lui-même cette paix, du moins l'a-t-il reçue en partage? L'épée flamboyante qu'il brandit n'est-elle pas celle de son propre martyr? Comme telle, elle resplendit de la lumière qui la transfigure.

Même si la dynamique de cette scène est traversée par la rapidité avec laquelle ce merveilleux cavalier vole au secours de ceux qui l'implorent, l'urgence est moins ici de remporter une victoire éphémère que de gagner le Royaume. Le Royaume n'appartient-il pas à ceux qui se font violence pour y entrer? Néanmoins dans sa bienveillance, saint Jacques semble dire aux siens: "N'ayez pas peur, c'est moi", "Courage, moi aussi j'ai vaincu"<sup>27</sup>. Vaincu le monde, au vrai non pas tant pour le détruire que le sauver. Aussi ce mystérieux cavalier ne perd-t-il pas son temps à distribuer des coups de sabre. Ce n'est pas là son affaire.

---

<sup>24</sup> La dimension indissociablement universelle et particulière de cette image a été perçue et fort bien exprimée: "Dir-se-ia que o retábulo estabelece a transposição do mundo ideal para o real, ou seja, confere vida à acção de uma instância superior na história dos homens (...). Na verdade, a escala, a saliência e a monumentalidade da imagem de Santiago identifiável não facilmente como um enviado de Deus" (José António Falcão & Fernando António Baptista Pereira, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 61-62).

<sup>25</sup> Sur la réalité probable de ces "grincements de dents", voir José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 62 et 64.

---

<sup>26</sup> Dualité que soulignait à l'envi la polychromie presque totalement disparue dont les auteurs de la monographie ont détecté les vestiges: blancheur immaculée du cheval à la surface soigneusement polie que monte saint Jacques, traces de jaune ou de dorure sur les cheveux, la barbe et la tunique de l'apôtre, de vermeil sur son manteau négligemment jeté sur l'épaule et, par contraste, barbes noires, visages rougis, adargues bleues cerclées de vert, etc. (José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 80-84).

<sup>27</sup> On trouve tout au long des Évangiles de semblables paroles de réconfort sur les lèvres de Jésus, ainsi lorsque les disciples horrifiés hurlent de saisissement en le voyant marcher



Santiago do Cacém. Haut-relief : saint Jacques

Sa victoire ne doit rien à sa vigueur.  
Elle est d'un autre ordre.

Néanmoins, que l'action ainsi campée soit bien le fait de saint Jacques, qui se

---

sur les eaux après la Multiplication des pains: "Confiance! c'est moi; n'ayez pas peur" (Mc 6, 45-52).

taille en terme d'échelle la part du lion<sup>28</sup>, et

---

<sup>28</sup> Les proportions de saint Jacques, sa stature, la manière dont il fait corps avec sa monture au harnachement très soigneusement traité et la façon dont le sculpteur projette cette apparition au premier plan, en la faisant littéralement saillir du bloc, ont été soulignées par José António Falcão. A l'inverse les cavaliers zénètes finissent par se confondre dans leur fuite avec la surface de la pierre dans une sorte



Santiago de Compostela. Cathédrale  
Tympan: Saint Jacques à Clavijo

non le fruit de quelque chimère, c'est ce que soulignent les inscriptions qui accompagnent les deux plus anciennes images équestres du Majeur, connues à ce jour sous les espèces du chevauteur et du massacreur, comme si l'on avait éprouvé le besoin de dissiper toute équivoque. La première, sculptée vers 1220, visible au tympan dit de Clavijo, dans le transept sud de la cathédrale de Santiago, porte cet épigraphe, gravé sur le gonfanon fixé à la hampe crucifère qu'il tient de la même main que les rênes de sa monture: "SCS:IACOB': / APLUS:XPI" – SANCTUS IACOBUS / APOSTOLUS CHRISTI -, tandis que la seconde, peinte en 1326 au verso du deuxième folio du *Tumbo B*, conservé aux archives de cette même cathédrale, laisse lire en exergue: "IACOBUS:XPI / MILES" – IACOBUS CHRISTI / MILES -.

Peu importe que sur cette dernière image, légèrement antérieure au relief de

---

de pénombre (José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 67-68 et 76-78).

Santiago do Cacém, ce soit les têtes de rebelles, bourgeois de Compostelle, qui roulent sous les sabots de son destrier blanc et que, dans un glissement inquiétant, le manteau de l'apôtre, dardé soudain comme une faux, soit bien près de choir à terre. Justice faite sur ceux qui avaient attenté à sa seigneurie, le paladin bondissant poursuit sa course, comme indifférent au drame provoqué par l'obstination de ceux qui lui ont refusé leur hommage<sup>29</sup>. Il ne fait pas bon défier pareil baron! Du reste, quiconque prend les armes ne périra-t-il pas par les armes? Jésus avait de la sorte engagé Pierre à remettre son épée au fourreau.

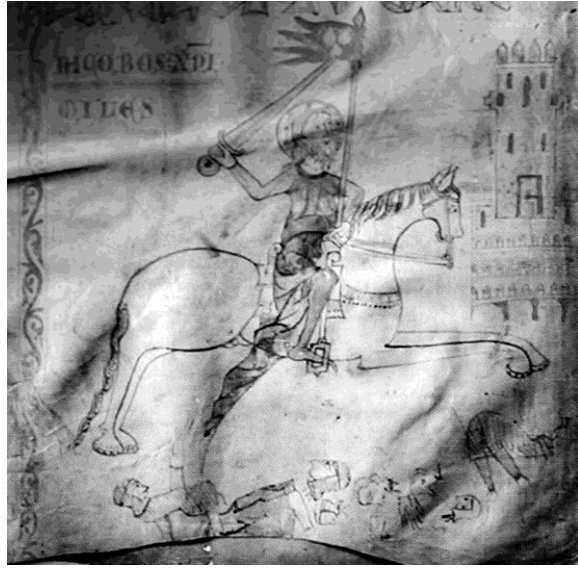
Il n'en demeure pas moins que le *miles Christi* emporté par sa promptitude est bien de la même trempe que l'*athleta Christi* visible au front de la Puerta de las Platerias qui désigne du doigt la devise qu'il porte gravée sur le livre qu'il tient: "PAX VOBIS", c'est-à-dire les paroles mêmes du Christ ressuscité aux disciples terrés et tremblants, redites par le saint à son dénonciateur pardonné sur le chemin

---

<sup>29</sup> Voir Fernando LÓPEZ ALSINA, "Tumbo B de la Catedral de Santiago", n° 116, pp. 421-422, dans *Santiago Camino de Europa*, 1993, et Serafín MORALEJO, "La ilustración del Códice Calixtino de Salamanca y su contexto histórico", *Guía del Peregrino del Calixtino de Salamanca*, Salamanca, 1993, pp. 39-51, spécialement p. 48.

du supplice<sup>30</sup>.

L'épée levée, menaçante, strictement commune à ces images, est un stéréotype "héraldique" que l'on retrouve, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien sur le motif de l'étendard que le *Tumbo Menor de Castilla* prête à la Milice de Saint Jacques que sur le sceau du chanoine Rodrigo Velázquez<sup>31</sup>. Ne sait-on pas que les confrères de Cáceres qui sont à l'origine de l'ordre militaire de Saint Jacques firent vœu, à titre de "vassaux et chevaliers de l'apôtre", de "lutter sous sa bannière pour l'honneur de l'Église et la propagation de la Foi"<sup>32</sup>?



Santiago de Compostela. Cathédrale  
*Tumbo B* (vers 1326)

Mais ce qui est troublant, c'est que dans tous les cas, à l'exception sans doute

<sup>30</sup> "Le soir, ce même jour, le premier de la semaine, et les portes étant closes (...), Jésus vint et se tint au milieu et il leur dit: «Paix à vous!» Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie à la vue du Seigneur. Il leur dit alors, de nouveau: «Paix à vous! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie» (Jn 20, 19-20). Josias (Clément d'Alexandrie).

<sup>31</sup> Voir *Santiago Camino de Europa*, 1993, n° 113-114, pp. 418-419. L'original du sceau en question se trouve à Paris, aux Archives Nationales de France, appendu au traité de paix conclu aux noms des rois de France et de Castille, Sanche IV et Philippe IV le Bel, conclu à Lyon le 13 juillet 1288 (J. 601, n° 22). Martin, évêque d'Astorga, et *Rodericus Velasci, Ecclesie Compostellane canonicus*, explicitement mentionnés dans l'acte, représentaient le roi de Castille (Georges DAUMET, *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320*, Paris, Fontemoing, 1914, P.J. n° XIX, pp. 184-198, voir pp. 98, 186 et 198).

<sup>32</sup> "*Ceteros fratres vestros (...) in vasallos et in milites beatissimi Iacobi apostoli sub Christo militaturos in vexillo Sancti Iacobi ad honorem eius ecclesie et fidem amplificationem*", texte cité par Klaus HERBERS, *Política y veneración de santos en la Península Ibérica...*, pp. 78-79 et note 349, p. 145). La miniature du *Tumbo*

*Menor de Castilla* (note 28) montre une flamme écarlate sur laquelle s'enlève la figure de saint Jacques vêtu de blanc montant un cheval blanc. Curieusement, un inventaire de 1426 indique la présence dans le sanctuaire de l'apôtre d'un "pendón de çendal vermello en que está Santiago defigurado" (Serafin MORALEJO, "La ilustración del Códice Calixtino de Salamanca y su contexto histórico", *op. cit.*, p. 48). Peut-être est-ce celui que l'on montra au noble Léon de Rozmital et Blatna lors de sa visite à Compostelle, en 1466, pour lors en pleine ébullition, puisque la cathédrale était assiégée: "(...) Puis, nous avons vu de nos propres yeux la bannière de saint Jacques que les chrétiens portaient en allant combattre les infidèles. Elle est rouge, il y est peint une figure blanche à cheval, et les ornements sont blancs. Sur le cheval et chapeau du cavalier on peut voir les coquilles ou écailles que les pèlerins portent habituellement sur leur chapeau. Mais la bannière est maintenant presque consumée de vieillesse" (Françoise MICHAUD-FRÉ-JAVILLE, "Reliques et pèlerins à la fin du Moyen-âge: le périple de Léon de Rozmital en Occident (1465-1467)", *Art Sacré, Cahiers de "Rencontre avec le Patrimoine religieux"*, 8 (1998), p. 113; version espagnole citée par S. Moralejo dans Antonio María FABIÉ, *Viajes por España*, Madrid, 1879, p. 102).

de la matrice d'un sceau que l'on croit avoir appartenu au Conseil de la Ville de Santiago, où le Majeur est rigoureusement de profil<sup>33</sup>, le visage de saint Jacques se découvre de face. Sur le tympan de Clavijo, comme sur le retable de Santiago de Cacém, c'est ce visage resplendissant qui centre la composition et lui interdit de



se disperser dans le mouvement. En fixant du regard ceux qui lui adressent leur supplication l'apôtre les retire de la violence du monde et les confirme dans l'espérance.

Mieux, par sa pupille immobile et dilatée, l'apôtre ne laisse-t-il pas pressentir la béatitude dont l'inonde la gloire cé-

<sup>33</sup> Serafín MORALEJO, "Matriz del sello del Concejo de Santiago (?)", *Santiago Camino de Europa*, 1993, n° 117, pp. 422-423. À compter de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en raison d'abord du réalisme dont l'art se montre friant, puis emporté par la véhémence du baroque, saint Jacques se jette résolument dans la mêlée. Il est donc patent que, sauf exception, l'on a gaffaire à un art qui se laisse dominer par les prestiges de la virtuosité.

leste<sup>34</sup>? Partant, il est moins question de craindre ceux qui font périr les corps mais ne peuvent rien contre l'âme, que de redouter Celui qui peut perdre l'une comme l'autre. En ce sens la vision du chevaucheur de nuées est une image pleinement apocalyptique. Elle ne manifeste pas tant l'invincibilité de Dieu, que l'urgence du Royaume. C'est, du reste, là ce qui en fait une image anticipatrice du Jugement, car celui qui reste sourd à son appel est déjà jugé<sup>35</sup>.

Image de retable, peinte de vives couleurs comme l'indique la visite effectuée en 1517 par les commissaires de l'Ordre<sup>36</sup>, le haut-relief de Santiago do Cacém

<sup>34</sup> C'est ce qu'ont admirablement vu et exprimé les signataires de *O Alto-Relevo*: "(...) verificamos com facilidade que os olhos apontam para a frente, sem se fixarem ou sequer deterem em nenhum objecto que possa particularizar a sua atenção. À semelhança do que sucede nas imagens «em majestade» (...), o olhar solene desta figura profundamente idealizada transmite uma disponibilidade universal, aberta a tudo o que a envolve, e opera como que um autêntico centro de convergência das forças da luminosidade, interior e exterior, para *dentro* e para *fora*. Ela vive um momento de apoteose, de pleno contacto com a transcendência através da contemplação da Glória" (José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, p. 62).

<sup>35</sup> Voir *supra* note 20.

<sup>36</sup> C'est pourquoi elle se trouvait sans doute surélevée comme l'indique la présence de degrés donnant accès à l'autel: "(...) a capella moor em a quall estaa huñ halhtar allto q sobem a elle per omze degraaos e o alltar he forrado de tavoado e em cyma delle estaa a Jmagem de samtiaguio a cauallto De vuullto (...)" (José António FALCÃO & Fernando António Baptista PEREIRA, *O alto-relevo de Santiago combatendo os Mouros...*, pp. 34-35 et p. 79).

n'est donc pas seulement l'*imago tituli* d'une église donnée, mais une manière d'icône. Elle suggère par conséquent que la prière est plus puissante que les armes. Mais au-delà de cette leçon, toute image apocalyptique renvoie à la Parousie. Elle annonce le retour imminent du Christ. L'oblation du sacrifice eucharistique que cette sculpture monumentale encourageait de par sa fonction, n'est-elle pas entièrement tendue et même orientée vers "la gloire de Dieu et le salut du monde", dont elle favorise et accélère l'obtention. Cet aspect se traduit ici par un trait précis. L'aménité que l'artiste a su imprimer au visage "idéalisé" de l'apôtre laisse transparaître la douceur du Christ. C'est la séduction de Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde, qui s'exerce à travers la mansuétude de saint Jacques.

A-t-on cependant jamais vu le Fils de l'Homme chevaucher un destrier, Lui qui a tout juste consenti à monter une mule et cela pour que soient accomplies en tous points les Écritures? Il reste que saint Jacques est ici héraut du Christ tout comme le Christ est Parole du Père, puisqu'il ne connaît d'autre nourriture que Sa volonté et que, comme le Père l'a envoyé, il envoie ses disciples emplir l'orbe du monde de l'Annonce de la Résurrection qui est sa Victoire<sup>37</sup>. Or le Christ, Verbe fait chair, est aussi le Seigneur de l'Histoire, celui qui

par sa Croix récapitule et donne sens à tous les crucifiements de l'homme. Aussi convient-il de donner ici la parole à l'auteur de l'Apocalypse, Jean l'Évangéliste, frère de saint Jacques:

"Alors je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc; celui qui le monte s'appelle Fidèle et Vrai, il juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux? une flamme ardente; sur sa tête plusieurs diadèmes; inscrit sur lui, un nom qu'il est seul à connaître; le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang; et son nom? le Verbe de Dieu (...). De sa bouche sort une épée acérée pour en frapper les endurcis; c'est lui qui les mènera avec un sceptre de fer; c'est lui qui foule dans la cuve l'ardente colère de Dieu, le maître de tout. Un nom est inscrit sur son manteau et sur sa cuisse: Roi des rois et Seigneur des seigneurs" (Ap. 19, 11-16).

Ce texte est donné comme relatif au Christ par toute la tradition patristique<sup>38</sup>. Que le feu de sa "colère" soit l'Esprit qu'il exhale sur la Croix, c'est ce que démontrent les Écritures, Ancien et Nouveau Testaments confondus, puisqu'aussi bien, Il déclare au larron qui s'ouvre à Lui: "Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis"<sup>39</sup>.

<sup>38</sup> L.W. GUERRA SUÁREZ, *El Caballo blanco en la Apocalipsis y la presencia de Cristo Resucitado en la Historia*, Instituto de Teología Islas Canarias, Gran Canaria, 2004. Un compte-rendu de cette thèse de 764 pages a été donné sous la plume de José FERNÁNDEZ LAGO, dans *Compostellanum*, Vol. LI, n 1-2, 2006, pp. 297-299.

<sup>39</sup> On ne sera pas surpris que cette conscience culmine chez le prophète Isaïe. Son expression, la plus bouleversante sans doute, se découvre dans le passage qu'il fut donné à Jésus de lire

<sup>37</sup> Voir Jean 20, 19-20, cité *supra* note 30.

C'est pourquoi il est permis de gager que le coup de grâce qu'assène le "Matamore" à ses ennemis n'est autre que l'effusion de la grâce que lui a valu son



Juan Navarrete, *el Mudo*  
*Martyre de saint Jacques*  
El Escorial

sang versé, afin d'en répandre le bienfait sur quiconque l'approche, et que le glaive étincelant qu'il brandit n'administre d'autre blessure que le coup de foudre de

l'Amour rédempteur qu'il communique par l'Église dont il est apôtre. En effet, l'image n'a pas d'elle-même pouvoir d'insuffler à l'homme la vie divine, mais bien le sacrifice du Fils offert au Père dans l'eucharistie, "jusqu'à ce qu'Il revienne", sacrifice dont saint Jacques participe en vertu de son martyre et dont toute image n'est, à proportion de son service, qu'une pauvre figure analogique, qu'elle soit avenante ou rebutante.

Il semblerait que Juan Fernández de Navarrete (c. 1538-1572), surnommé *el Mudo*, ait perçu quelque chose de ce profond mystère, lui qui, un an avant sa mort, à l'heure de Lépante, peignit pour l'Escorial cette formidable toile qui montre un Turc tranchant d'un geste assuré la tête de l'apôtre sur le champ de bataille même où surgit, comme par enchantement, son apparition équestre. Le "Muet" n'a-t-il pas puissamment suggéré où était la victoire de saint Jacques? On verra difficilement dans cette œuvre une apologie quelconque de la guerre, fût-elle déclarée sainte en raison de l'urgence à défendre sa vie comme sa foi, l'une et l'autre ne faisant qu'un<sup>40</sup>.

---

en personne, "le jour du sabbat", à la synagogue de Nazareth: "L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance (...), proclamer une année de grâce du Seigneur". Quand il eut refermé le livre, il déclara: «Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture» (Lc 4, 16-22). Le texte d'Isaïe ajoute: "et un jour de vengeance pour notre Dieu, pour consoler tous les affligés" (Is 61, 1-2).

---

<sup>40</sup> L'auteur du commentaire que le catalogue de l'exposition *Santiago y la Monarquía de España (1504-1788)* accorde à cette œuvre a bien noté son "excepcional originalidad figurativa", mais il reste complètement étranger à sa profonde signification (Santiago de Compostela, Fonseca, Juillet-Septembre 2004, pp. 208-211). Là aussi, comme à Santiago do Cacém, le céleste cavalier accomplit seul sa besogne. Les chrétiens qui arrivent sur le champ de bataille le contemplent stupéfaits. Ils n'ont point part à l'action. Le visage exsangue



Tout aussi inspiré, cet artisan des Andes, au Pérou, qui en plein XX<sup>e</sup> siècle a osé modeler dans la pierre de Huamanga, le blanc cheval que monte saint Jacques armé du bouclier et de l'épée s'enlevant sur une grande croix pattée, ostensiblement couronnée par l'inscription "INRI". Contre toute attente, sous les sabots du coursier qui se cabre, deux bergers et une bergère jouent une aubade, tandis que ruminent paisiblement à leurs pieds les animaux du troupeau qui est leur fierté et leur richesse<sup>41</sup>. Défendu de la sorte, il est peu probable que le loup ravisseur ait l'audace de montrer son museau! Le "Mataindios" travesti en Bon Pasteur! Heureux les cœurs purs, car ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il leur est donné de voir et de croire ce que d'autres ne soupçonnent pas même.

En dépit des apparences, le thème de la violence, et son corollaire, la vengeance, sont sans doute aussi peu le sujet de la figure équestre du "pêcheur d'hommes" que

---

de l'apôtre qui exhale son âme est déjà tourné vers la double vocation posthume que lui vaut son martyre et qui est sa récompense. C'est ce qu'indiquent le bourdon et le chapeau de pèlerin posés à son côté, tout comme la figure estompée du céleste cavalier, car c'est en pèlerin, sur une terre étrangère dont il est désormais le protecteur que l'apôtre ressuscite, attirant à lui la foule de ceux qui entendent son cri.

<sup>41</sup> Elizabeth KUON ARCE & Jorge A. FLORES OCHOA, "Santiago en los Andes Peruanos" *Santiago y America*, Santiago de Compostela, San Martiño Pinario, 1993, pp. 247-248; fig. 6 (reproduit dans Humbert JACOMET, "La imagen de Santiago a través de la plegaria de la Iglesia, de sus milagros y de sus apariciones", *op. cit.* p. 426).

fut le fils de Zébédée, appelé par Jésus sur la mer de Galilée, que la mort l'appel à la croisade ne sont l'objet du crucifix, bien que la première ne soit pas exempte de tension guerrière et que la seconde exhibe de façon patente le corps d'un supplicié. Mais de même que la lettre prise de façon littérale tue l'esprit, la lecture univoque d'une image en exténue le sens. Image de la dernière heure, image extrême donc, l'apparition du chevaucheur de nuée n'incite de fait à aucun extrémisme et ne propose guère de solution finale.

Avant de s'indigner du caractère belliqueux et ravageur que revêt souvent l'imagerie tardive de Santiago *Matamoros*, peut-être convient-il de méditer l'aventure vécue par Henry de Lespinasse de Bournazel, cet officier de spahis emportée par une balle au Maroc, en 1933, lors d'un assaut dans le Tafilalet. L'on rapporte de lui qu'il avait accoutumé monter un alezan impatient et partait au combat habillé d'écarlate, les épaules couvertes d'un blanc burnous<sup>42</sup>, de sorte que tous pussent aisément le repérer. Pourtant, dans cette tenue, jamais un fusil ennemi ne le prit pour cible. On croyait, dit-on, que le projectile serait revenu sur le tireur<sup>43</sup>. Il fallut l'observation stupide d'un supérieur lui représentant qu'il exposait follement sa vie, suivie de l'ordre de ne plus se faire remarquer, pour

---

<sup>42</sup> Uniforme de parade des officiers de spahis, avec épauettes.

<sup>43</sup> C'est, du moins, ce qui se raconte dans la famille en Corrèze, à Seilhac et environs.

qu'il la perdît aussitôt<sup>44</sup>. En clair, il avait forcé le respect en incarnant à ses risques et périls une façon de *mahdi*.

Tel précisément saint Jacques pressé de boire la coupe d'amertume à la suite du Christ. Aussi, loin d'éloigner les musulmans du christianisme, le "Matamore" sera peut-être, paradoxalement, sinon l'aimant qui, les amenant à le respecter, les conduira à s'ouvrir de l'intérieur au Cœur divin révélé par le Christ, du moins un garde-fou sur ce libre chemin. Sur ce plan, il est donc plus sage de faire confiance à saint Jacques que de s'offusquer des allures martiales qu'on lui a sans doute trop complaisamment prêtées<sup>45</sup>.

Si donc la "Voie de saint Jacques" est appelée à devenir chemin de pardon et d'expiation, ce qu'elle est, comme l'indique à l'envi l'image de l'apôtre pèlerin, armé du sac et du bâton, ce ne sera pas en dépit du Matamore mais peut-être grâce à sa vigilance tutélaire car, l'on s'en doute, saint Jacques, "vrai Fils d'Abraham"<sup>46</sup>, n'a pas plus d'hostilité envers les Maures d'A-

frique que Jeanne d'Arc n'en avait à l'égard des Anglais au temps de la Guerre de Cent Ans<sup>47</sup>. La colère de saint Jacques n'est pas d'une essence différente de celle du Christ chassant les marchands du temple. Elle n'a rien de commun non plus avec une quelconque bouffée de nationalisme. *Lux et decus Hispaniae*, le champion du Christ qu'est saint Jacques est indissolublement *sublevator oppressorum et suffragium viatorum* et, par là *sanc-tificator et custos*<sup>48</sup>.

L'Église, maîtresse de sagesse, reine des martyrs, est, semble-t-il, habilitée à conduire le dialogue avec l'Islam, parce que, communauté de fidèles, elle seule est à même de le mesurer, et non des sociétés sécularisées guidées par des intérêts tout profanes, sociétés qui sont précisément une abomination aux yeux de musulmans circoncis pénétrés du sens de la grandeur

---

<sup>44</sup> Voir Henry BORDEAUX, *Henry de Bournazel*, Paris, Plon, 1939.

<sup>45</sup> Dans son élan, d'ailleurs, saint Jacques ne se contente pas d'embraser Isidore de Séville, le grand docteur Sévillan, dont les reliques ont été transférées à León, en 1063, il entraîne aussi de paisibles moines comme saint Émilien et saint Raymond (Juan M. MONTEROSO MONTERO, "Santiago, San Millán, San Raimundo *milites Christi*", *Santiago Al-Andalus, Diálogos artísticos para un Milenio*, Mosteiro de San Martiño Pinario, Santiago de Compostela, 1997, pp. 483-500).

<sup>46</sup> Il mérite au moins cet hommage décerné par le Christ à Zachée (Lc 19, 9).

---

<sup>47</sup> Plus d'un a dû être étonné de la prière que Louis MASSIGNON adressa à Jeanne d'Arc, le 17 août 1956, dans laquelle il évoque "ce cheikh marocain Abdelouahed ben Abdallah, qui t'invoqua en pleine mosquée, au Soueïka de Rabat, contre un régime de déportation et de torture" ("Jeanne d'Arc et l'Algérie", *Parole donnée*, Julliard, 1962, éd. 10-18, n° 493, 1970, pp. 145-148). On ne saurait, en effet, se méprendre sur le sens de la mission de Jeanne d'Arc (Jean GUITTON, *Problème et mystère de Jeanne d'Arc*, Paris, A. Fayard, 1961, et Yann GRANDEAU, *Jeanne insultée*, Paris, Albin Michel, 1873, précédé d'une admirable préface de Régine Pernoud, voir notamment les pp. 18-20).

<sup>48</sup> Humbert JACOMET, "La imagen de Santiago a través de la plegaria de la Iglesia, de sus milagros y de sus apariciones", *Lucas de peregrinación...*, pp. 428-435.

de Dieu<sup>49</sup>. Combien cette médiation peut être bénéfique<sup>50</sup>, c'est ce qu'ont montré les suites du discours de Ratisbonne<sup>51</sup> et combien la vigilance de la prière est de mise c'est aussi ce que montrent, hélas, de très récents événements. Précisément, les communautés chrétiennes d'Orient sans cesse

---

<sup>49</sup> Dernièrement, une pèlerine helvétique et récidiviste de Saint-Jacques, prise, comme entre des feux contradictoires, entre l'image de l'apôtre pèlerin et celle du "matamore", et se découvrant *Hadja Djibrila* au fil de ses méditations, avoue n'être pas insensible à la grandeur de cette foi sans compromis au Dieu Unique qu'elle pressent dans l'Islam. Est-elle, comme Gildas Héron, rencontré dans le train entre Clermont et Paris, du nombre de "ces désespérés d'Occident dont la foi musulmane est le dernier asile", selon le mot de Vincent MONTEIL ("Introduction" à *Parole donnée* de Louis MASSIGNON, Paris, 10-18, 1970, p. 8)? Elle rejoint sur ce point le Père de Foucauld qu'elle évoque (Gabrielle NANCHEN, *Compostelle. De la Reconquista à la réconciliation*, Saint-Maurice, Éd. Saint-Augustin, 2008, pp. 221 et 227). Puisse ce dernier, et saint François, l'amener au Christ, cette Pierre rejetée des bâtisseurs! Cela vaudra à ses lecteurs, à n'en pas douter, une autre confession, pas moins brûlante.

<sup>50</sup> Parlant de l'"esprit d'Assise" et citant à l'appui le cardinal Etchegaray, le même témoin ne laisse pas de rendre hommage à cette ouverture de l'Église qui, en tant que servante du Seigneur, laisse précisément l'Esprit agir (Gabrielle NANCHEN, *Compostelle. De la Reconquista à la réconciliation*, pp. 238-240).

<sup>51</sup> On sait comment le discours "académique", prononcé par le pape Benoît XVI dans le Grand Amphithéâtre de l'Université de Ratisbonne, le 12 septembre 2006, a été reçu par la presse. Celle-ci a déclenché une véritable tempête. Depuis, 138 penseurs du monde islamique sont entrés en dialogue avec l'Église, ce qui constitue un fait nouveau. Le Souverain Pontife a évoqué dernièrement cette question (BENOÎT XVI, *Lumière du monde, Le pape, l'Église et les signes des temps. Entretien avec Peter Seewald*, Bayard, 2010, pp. 132-137, avec, p. 246, sous le titre "Foi et violence", l'extrait qui a suscité le débat; texte intégral dans *Dieu sauve la raison*, Desclée de Brouwer, 2008).

laminées, qu'elles soient arabes, coptes ou arméniennes, ne cessent pas de faire les frais des prétentions comme des ambitions désastreuses de l'Occident<sup>52</sup>.

Cet avertissement de Bernanos (1888-1948) n'est peut-être pas superflu: "Méfions nous d'une pitié", aussi bien que d'une colère, serait-on tenté d'ajouter, "que Dieu n'a pas bénie et qui n'est qu'un mouvement des entrailles. Les nerfs de l'homme ont leurs contradictions, leurs faiblesses, mais la logique du mal est stricte comme l'Enfer"<sup>53</sup>.

L'image du "Matamore" dans sa fulgurance est précisément là pour arrêter le chrétien et tout occidental qui seraient tentés de jouer au matamore, car il est précisément Lui, en tant qu'Apôtre et, par conséquent, assesseur du Christ au Jour du Jugement, le seul Matamore autorisé, et c'est ce que démontrent le retable de Santiago do Cacém et la tradition iconographique dont il s'inspire<sup>54</sup>. Mais son

---

<sup>52</sup> Voir un livre récent: Sébastien de COURTOIS, *Le nouveau défi des chrétiens d'Orient. D'Istanbul à Bagdad. Récit*, Paris, J.-C. Lattès, 2009.

<sup>53</sup> Citation de Georges BERNANOS, *La France contre les robots*, Rio de Janeiro 1944, Paris, Laffont, 1947, pp. 156-157, extraite de Hans-Urs von BALTHASAR, *Le chrétien Bernanos*, Parole et Silence, 2004, p. 18.

<sup>54</sup> Si saint Jacques est le seul "matamore autorisé", il est par là aussi en quelque façon le défenseur de ceux en qui il stigmatise le mal. Le fait que l'imagerie médiévale tende à diaboliser ceux qu'elle charge en leur donnant l'aspect de démons (*supra* notes 25-26), comme on l'observe aussi à Santiago do Cacém, montre à tout le moins qu'elle ne se trompe pas d'adversaire. Sur le véritable visage

Image est aussi là pour retenir sur la pente de l'aveuglement et avertir que le Christ dans sa longanimité est Juge des Nations dans le mystère même de leur salut<sup>55</sup>, sachant que saint Jacques, qui n'est pas un tiède, n'a sans doute que peu d'accointance avec le pèlerinage de consommation que propose un certain tourisme culturel ou le chemin de tolérance prôné par le Conseil de l'Europe, s'il doit déboucher sur une apostasie<sup>56</sup>.

Seul un homme de la trempe de

---

de l'ennemi que la prière de bénédiction des pèlerins identifie avec le "serpent antique" qui n'est autre que le "serpent tortueux" que Yahvé châtiéra au temps venu, "avec son épée dure" (Is. 27, 1), un livre récent est susceptible d'apporter quelque lumière (Fabrice HADJADI, *La foi des démons ou l'athéisme dépassé*, Paris, Salvator, 2009).

<sup>55</sup> Le concept de Nation, éminemment biblique, ne souffre aucun compromis avec l'idée de nationalisme qui en est très exactement la perversion. On l'emploie donc ici dans le sens que lui donne le Père Jean DANIELOU, en tête d'un recueil de conférences prononcées en 1944-1945 et destinées aux membres du Cercle Saint-Jean-Baptiste, *Le mystère du salut des nations* (Paris, Seuil, 1948), mystère médité par lui dans d'autres ouvrages (Jean DANIELOU, *Le mystère de l'Avent*, Paris, Seuil 1948, et *Essai sur le mystère de l'histoire*, Paris, Cerf, 1982).

<sup>56</sup> En effet, le pèlerinage de Saint Jacques est bien davantage un "chemin de rencontre", y compris avec le Sauveur, qu'un "chemin de tolérance", concept frelaté depuis l'utilisation pour le moins ambiguë qu'en ont fait les philosophes des Lumières, dont se réclame la Modernité. Aussi, convient-il de bien entendre ce que fut le message de Jean-Paul II en 1982, repris, sept ans plus tard, au Monte del Gozo (Humbert JACOMET, "«Le rêve de Compostelle». Pèlerinage et Culture: paradoxe ou défi?", *Képhas*, 7 (2003), pp. 127-141; voir aussi, du même: "Pèlerins du Moyen Âge et pèlerins d'aujourd'hui: raison et déraison du pèlerinage", *Communio*, XXII-4 (1997), pp. 103-120).

Louis Massignon (1883-1962), né un 25 juillet, pèlerin de Santiago en 1954 - l'année même où il instaura le "Premier Pardon des VII Dormants d'Éphèse au Stiffel en Vieux-Marché, près de Plouaret (Côtes d'Armor), avec la participation de musulmans" -, membre de la Société Française des Amis de Saint Jacques, aurait été à même de révéler quels échos l'image radieuse du *miles Christi* est susceptible d'éveiller dans les profondeurs d'âmes berbères et maghrébines, voire arabes, musulmanes en tout cas, sensibles à la Victoire de Dieu sur les forces du mal qui tenaillent l'homme de toutes parts<sup>57</sup>.

---

<sup>57</sup> Massignon adhéra, semble-t-il, à la Société Française des Amis de Saint Jacques, le 3 janvier 1962. Il avait été à Compostelle lors de l'année sainte 1954, un an pratiquement après le pèlerinage qu'il effectua, le 6 janvier 1953, sur les pas de Gandhi au tombeau de Qutb Bakhtiyâr, près de New Delhi, où ce dernier voulut protester contre les violences perpétrées entre hindous et musulmans, ce qui lui valut d'être assassiné. Le 20 septembre 1962, âgé de 79 ans, il écrivait encore à René de La Coste-Messelière vivement intéressé par la question des relations entre Compostelle et les Sept Saints Dormants de Bretagne que le "cheikh admirable" avait soulevée. Il devait hélas mourir le 31 octobre suivant, à 10 heures du soir, veille de la Toussaint. Qui sait quel tour aurait donné aux Amis de Saint Jacques sa présence en leur sein, s'il lui avait été donné de la prolonger davantage? Le grand islamologue, auteur de *La Passion de Husayn Ibn Mansur Hallaj: martyr mystique de l'islam, exécuté à Bagdad le 26 mars 922: étude d'histoire religieuse* (réédition, Paris, Gallimard, 1975), marié, père de trois enfants, aspirant au sacerdoce, fut ordonné prêtre selon le rite grec catholique, au Caire, le 28 janvier 1950, avec la permission de Pie XII.